

Constructions et figures de l'altérité dans le Japon moderne (1868–1912) : Débats sur les origines des Aïnous et des Wajin à travers l'émergence du savoir anthropologique japonais

Clercq Lucien

Mots clés: *Anthropologie japonaise; Aïnous; État-nation; Épistémologie; Mythologie;*

« N'est-il pas nécessaire de chercher d'abord dans les communautés qui restent – sans régner – la ressource même, l'espace ouvert des réponses à nos questions? Les règnes, "gouvernementalités" selon Michel Foucault ou bien "policies" selon Jacques Rancière, tendent certes à réduire ou asservir les peuples. Mais cette réduction, fût-elle extrême comme dans les décisions de génocide, n'est presque jamais sans restes, et les restes ne sont presque jamais sans bouger: fuir, se cacher, enterrer un témoignage, aller ailleurs, trouver la tangente.. (...) Toutes ces expériences clandestines s'adressent – d'autant plus impérieusement qu'elles en sont d'abord empêchées – aux peuples qui pourront ou voudront bien, à un moment ou à un autre, les entendre. »

Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*.

Les relations socioculturelles entre la majorité *wajin*¹ et la dynamique communauté aïnoue, désormais reconnue comme population aborigène du Japon en 2008, ont été marquées par une longue histoire conflictuelle. Les Aïnous et leurs cultures furent l'objet au Japon comme en Occident d'un intérêt particulier durant les deux derniers siècles, avant de devenir l'objet d'investigations scientifiques souvent douteuses, qui les cantonnèrent progressivement au rang de curiosité historique mineure, justifiant à ce titre

¹ Le terme *wajin* désigne les Japonais d'origine non-autochtone (Aïnous, populations des Ryūkyū). Nous privilégierons ce terme à celui de *Nihonjin*, Japonais, qui fait quant à lui référence à la nationalité sans prendre en compte les particularités ethno-culturelles des groupes sociaux.

tous les abus expérimentaux. Il faudra attendre la moitié du XXe siècle avant que les premières études sérieuses sur l'histoire de ce peuple émergent d'un courant qui reléguait ces derniers à une simple anecdote, ne remettant jamais en cause l'idée d'une nation ethniquement et culturellement homogène. L'émergence de nouveaux savoirs comme l'anthropologie physique au Japon va petit à petit construire cette altérité des peuples du nord, regroupés sous l'appellation « aïnoue », comme une différence irréductible, figée dans un passé révolu et réfractaire à toute modernité, contre laquelle il nous semble que l'identité de la majorité *Wajin* japonaise, dans une relecture synchrone de ses mythes, s'est largement définie.

Le processus de formation de l'anthropologie japonaise se caractérise à ses débuts par d'âpres débats académiques où la question de l'origine des Aïnous est longtemps restée centrale, avant de susciter la rare fantasmagorie en Occident comme en Extrême-Orient que l'on connaît. Désormais, il est communément accepté, notamment grâce aux résultats d'études relativement récentes sur l'ADN², que les Aïnous sont les descendants du peuple Jômon³ proto-mongoloïde qui vécut à l'âge néolithique japonais (-10500 à -300 av. J.-C.) et créa la première culture du Japon et l'une des plus vieilles poteries de l'humanité. Si la question de l'origine des Aïnous n'est pas totalement élucidée, tout comme leurs relations avec les populations modernes de l'archipel, les discussions sont plus sereines et des scientifiques sont finalement arrivés à démontrer que les Jômon, les Ryûkyû et les Aïnous portent en effet tous un

² MATSUMOTO Hideo, « Characteristics of Mongoloid and neighboring populations based on the genetic markers of human immunoglobulins » in *Human Genetics*, vol. 80, Issue 3, pp. 207-218, Novembre 1988.

³ Ce terme fut inventé par le botaniste Yatabe Ryôkichi (矢田部良吉 1851-1899) et signifie « décors cordés ». Il désignera par la suite l'une des principales cultures préhistoriques du Japon.

marqueur génétique identique, *l'haplotype*⁴ *ab3st* communément partagé par les populations mongoïdes et présent également à divers niveaux chez les Coréens, Tibétains, Toungouses (Évènes du nord de la Sibérie et Évenks de Russie et de la Mongolie intérieure chinoise), Eskimos et Yakoutes de la République de Sakha, au nord-est de la Sibérie. C'est en particulier le trait caractéristique des Bouriates, le groupe ethnique minoritaire sibérien le plus important (environ 450.000 personnes) peuplant la région du lac Baïkal. On peut donc penser légitimement que les ancêtres des Jômon sont originaires de cette région de Russie, conférant ainsi aux Aïnous et par là même aux Japonais qui se sont largement métissés avec eux par le passé, des origines sibériennes.

Les premiers peuplements humains sur l'île de Hokkaidô étant établis à la fin de l'ère du Pléistocène (s'étendant d'environ 2,6 millions d'années à 12.000 ans « *avant le présent* », expression utilisée en archéologie afin de désigner les âges exprimés en nombre d'années comptées vers le passé à partir de 1950 et correspondant à la première utilisation radiométrique du carbone 14), il est fort difficile de reconstituer avec exactitude les mouvements de populations dans cette région d'Asie. Les archéologues ont cependant mis à jour la présence de deux cultures distinctes à Hokkaidô à partir du VI^e siècle, celles dite de Okhotsk (オホーツク, 550 à 1200) s'étendant au nord et au nord-est de l'île, et celle de Satsumon (擦文文化, 550 à 1200 également) occupant le reste du territoire et englobant également le nord de Honshu.

La culture de Okhotsk s'est répandue sur une large étendue: le bassin de la rivière Amour d'où elle a émergée, l'île de Sakhaline (dont les populations Nivkhes, anciennement appelés Guiliaks peuplant également une partie de

⁴ L'haplotype est un groupe d'allèles (différentes versions d'un même gène) de loci (emplacements physiques précis et invariables sur un chromosome,) situés sur un même chromosome.

l'Amour dont elles sont originaires, sont les descendants directs), le nord de Hokkaidô par lequel elle a transité pour atteindre la chaîne des îles Kouriles, et le Kamtchatka (dont le peuple Itelmène en est lui aussi l'héritier). Elle était essentiellement basée sur la pratique de la pêche, de la chasse et de la cueillette et le culte de l'ours y avait une place prépondérante. L'un des sites probablement les mieux connus à Hokkaidô relevant de cette culture est celui de l'amas coquillier de Moyoro⁵, à Abashiri (*Moyoro kaizuka* 毛ヨロ貝塚). Un outillage typique et de nombreux matériaux ont pu être mis à jour lors d'importantes fouilles archéologiques, révélant des poteries diverses, des objets lithiques de chasse (haches, pointes de flèches...) et de pêche (harpons, poids pour lester les filets...), des ornements ainsi que des figurines gravées remarquablement décorées. Des habitations hexagonales de type semi-enterré d'une taille considérable furent elles aussi découvertes, dont le dallage du sol en argile et l'important âtre central encadré de pierres que l'on retrouvera dans la maisonnée typique des Aïnous pour le culte de la déesse *Kamuy Fuchi*, sont désormais considérées comme caractéristiques de cet habitat. Des objets du quotidien, spatules, pelles, aiguilles de couture et leurs casiers, ont permis de se représenter avec acuité la vie de ces populations. Les peuplades⁶ relevant de cette culture étaient souvent appelées *Mishihase* (肅填) dans le *Nihon Shoki* avant d'être progressivement absorbées par celle dite de Satsumon (擦文文化), partiellement agricole et généralement liées aux *Emishi* (蝦夷).

Cette agriculture à petite échelle a montré que les Hommes de Satsumon cultivaient de l'orge, du millet et du sarrasin. Des traces d'outillages en fer et

⁵ FITZHUGH William, *Prehistoric Maritime Adaptations of the Circumpolar Zone*, Walter de Gruyter, 1975.

⁶ Pour une vision générale des premiers peuplements de l'archipel et de sa préhistoire, consulter: SOUYRI Pierre-François, *Nouvelle histoire du Japon*, Perrin, 2010.

de poteries dites *sueki* et *suzuyaki* complexes montrent une évolution de la technologie et une pratique du troc avec leurs partenaires commerciaux plus poussée. Il est désormais admis que les Aïnous sont les héritiers directs de la culture Satsumon et de la fusion de ces populations dont ils sont issus, à partir du XIIe siècle.

Les différentes phases du développement des cultures de la préhistoire hokkaidoise⁷

Périodes	Côtes de la mer d'Okhotsk	Ouest et Sud de Hokkaidô
1600 – 1869	Culture Aïnoue classique	Culture Aïnoue classique
1200 – 1600	Début de la culture Aïnoue	Début de la culture Aïnoue
1000 – 1200	Culture Okhotsk finale (<i>Tobinitai</i>)	Satsumon tardif
800 – 1000	Okhotsk tardif	Satsumon moyen
550 – 800	Okhotsk primaire	Epi-Jômon / Satsumon primaire
-100 – 550	Epi-Jômon / <i>Susuya</i>	Epi-Jômon

L'anthropologie japonaise s'est donc développée en grande partie autour de la question des origines des Aïnous, terme envisagé alors comme un fourre-tout épistémologique englobant toutes les populations du nord, et littéralement pensé comme un concept servant à désigner une altérité référentielle aux marges de l'identité japonaise. D'une certaine manière, les Aïnous furent dès le départ stigmatisés comme étant un résidu du passé préhistorique dont les Japonais, héritiers d'un temps mythologique subtilement mais fermement réactivé par le pouvoir étatique, étaient étrangers⁸. C'est vers la fin du XIXe siècle qu'un passionnant débat mené

⁷ MATSUMURA Hirofumi, HUDSON Mark J., KOSHIDA Kenichiro & MINAKA Yoichi, "Embodying Okhotsk Ethnicity: Human Skeletal Remains from the Aonae Dune Site, Okushiri Island, Hokkaido" in *Asian Perspectives*, Vol. 45, No.1, 2006, University of Hawai'i Press.

⁸ Pour un détail complet des discussions concernant la place des Aïnous dans les débats des débuts de l'anthropologie japonaise, on consultera l'étude essentielle de NANTA Arnaud, « L'altérité aïnoue et le Japon moderne (années 1880-1990) » in *Annales HSS*, 2006, p. 247-273, 2006. Notre recherche s'en est grandement inspirée.

autour du chercheur biologiste Tsuboi Shôgorô (坪井 正五郎 1863-1913), issu d'une longue lignée de médecins du shôgun et connaissant bien l'ethnographie de ce siècle, fit date dans l'archipel.

Jusqu'à l'ère Meiji, les Japonais considéraient en effet qu'il n'y avait pas eu d'âge de pierre au Japon et l'histoire de l'archéologie commence véritablement au cours des premières décennies du XIXe siècle, se développant dans le contexte de l'expansion géographique et scientifique des Etats européens et de l'arrivée de ces nouveaux savoirs dans le pays. Elle est très largement héritière des discours érudits de l'antiquarisme qui prend sa source dans la collecte de données matérielles appartenant à ces populations mystérieuses, vers la moitié de la période d'Edo. Cet « art de collecter, d'interpréter et d'expliquer les témoignages les plus divers du passé⁹ » à l'aide de techniques de description et de classement, inventé à l'origine en Grèce dans le courant du Ve siècle avant J.-C. afin de s'émanciper de la mythologie et de démontrer de façon fiable des faits survenus dans l'antiquité, connu de grands réseaux au Japon comme en France: on s'interroge activement sur l'origine de ces vestiges anciens et sur les conditions qui ont permis leurs créations. Il était communément considéré que tous les objets en pierre, notamment les pointes de projectiles *sekizoku* (石鏃), avaient été créés par la foudre ou par intervention céleste dans les forges des dieux. On retrouve cette idée en Europe et dans la France du XVIIe siècle autour des discussions concernant les fameuses « pierres de foudre / céraunies » provenant du Ciel¹⁰. Nul ne s'interroge alors sur les origines préhistoriques du peuplement insulaire.

Ce seront Matsuoka Gentatsu (松岡 恕庵 1668-1746) puis Kinouchi Sekitei

⁹ GUTRON Clémentine, *L'archéologie en Tunisie (XIXe-XXe siècles) – Jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Paris, IRMC, Karthala, 2010, p.10.

¹⁰ GALY G. R., « Pour une géographie de la France préhistorique » In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 24e année, N. 3, 1969, pp. 722-735.

(木内石亭 1724–1808) qui suggéreront les premiers que ces objets lithiques provenaient plutôt d'une activité humaine, et plus précisément des barbares du nord peuplant Ezo qui chassaient l'aigle à l'arc et avaient jadis peuplé l'intégralité du territoire avant d'être progressivement repoussés. Les traces de culture non-japonaise sur l'archipel sont ainsi toutes assimilées aux populations encore assez floues des territoires du nord. Kinouchi Sekitei possédait une impressionnante collection de plus de 2000 de ces mystérieuses pierres sculptées, haches, perles ornementales *magatama* (曲玉) à la forme de croc percé et autres pointes de flèches, qu'il répertoria en 24 types différents, après les avoir étudiées en détails. Ce sont les résultats de son étude méticuleuse qui lui permirent de développer sa théorie.

Cette nouvelle hypothèse d'une origine humaine mais non-japonaise des outils lithiques suscita une interrogation: ces habitants d'Ezo étaient-ils Aïnous ou bien correspondaient-ils à ce peuple de nains troglodytes mystérieux évoqué notamment par Mogami Tokunai¹¹ (最上徳内 1754–1836) lors d'une mission de recherche shogunale en 1785? Cette question va très rapidement se transformer en une problématique cruciale: le peuple de l'âge de pierre Jōmon (縄文時代 X^e – III^e siècle av. J.C.) était-il effectivement aïnou ou bien trouvait-il sa source dans une ethnie différente? Ce questionnement sur les origines des Aïnous ne trouvera une réponse affirmative qu'un siècle plus tard, et de nouvelles recherches au Japon sur l'ADN attesteront définitivement en

¹¹ Cet explorateur et cartographe, disciple du savant Honda Toshiaki (本多利明 1743–1821) qui était favorable à la colonisation de *Ezo* et qui fut l'un des premiers à développer une vision véritablement nationale du gouvernement japonais, en encourageant notamment l'apprentissage des sciences et techniques occidentales, parcouru à huit reprises lors d'expéditions géographiques Hokkaidō, Sakhaline et les îles Kouriles. Mogami Tokunai est connu en Europe pour avoir été l'ami de Philipp Franz von Siebold (1796–1866) qu'il fréquenta assidûment lors de son séjour à Edo à partir de 1823 et à qui il enseigna entre autre les bases de la langue aïnoue. Premier japonais à avoir écrit un dictionnaire aïnou-japonais, Siebold en supervisera la traduction allemande. Il lui prêtera également des cartes du Kamtchatka et des îles Kouriles inédites.

2011 des liens entre les deux groupes, ainsi que de l'appartenance des populations des Ryūkyū au même type génétique que celui des Aïnous, et donc des Jōmon.



Pointes de flèches, forets et petites haches en pierre des Aïnous des Kouriles (photographie: Torii Ryūzō)

S'opposant à cette idée, l'intuition principale de Tsuboi Shōgorō en 1887 était que les « *Koropokkuru* コロポツクル », auxquels certaines légendes aïnoues font référence en tant que premiers habitants de Hokkaidō, étaient plutôt des descendants des petits peuples du nord et n'étaient pas liés aux Aïnous. Il ira même jusqu'à les assimiler au plus fort de ses recherches aux Esquimaux:

"Il fait des Koro-pok-Kourou des Esquimaux qui primitivement auraient peuplé le Japon, pour de là passer dans l'Yézo, dans l'archipel des Kouriles, dans l'Amérique du nord (sic) et enfin au Groënland. De sorte que les Esquimaux du Groënland actuel seraient les descendants directs des antiques Koro-pok-Kourou du Japon. C'est hardi!¹²!"

¹² TORII Ryūzō, *Les Aïnou des Îles Kouriles*, Tôkyō, Journal of the college of Science, Tôkyō Imperial University, vol.XLII, article 1, 1919, p.122.

Bien qu'il se soit trompé, sa méthode est pourtant exemplaire en ce qu'il étudie essentiellement la culture matérielle des Aïnous pour élaborer sa théorie sur le peuplement préhistorique: ils n'avaient justement pas d'outillage lithique, ils ne connaissaient pas le processus de fabrication de la céramique (ou l'avaient oublié) et ils n'habitaient pas dans des habitations semi enterrées. Il semble percevoir dans les Aïnous des Kouriles récemment déplacés dans l'île de Shikotan ainsi que dans les Kamtchadales une population liée, voir identique aux *Koropokkuru* qui furent petit à petit chassée par les Aïnous, eux-mêmes repoussés en permanence par les Japonais. Cette idée est aussi suggérée dans les travaux de John Batchelor¹³ ou de Romyn Hitchcock¹⁴.

Un autre professeur anatomiste de la faculté de Médecine de Tôkyô, Koganei Yoshikiyo (小金井良精 1858-1944) qui avait complété sa formation en Allemagne sous la direction de Robert Hartman (1832-1893) fervent partisan de l'anthropologie physique, prit part au débat en rejetant cette idée qu'il considérait comme une fadaise et une pure invention des Aïnous. Il la contestait en raison de ses recherches ostéologiques sur des squelettes aïnous, qu'il avait comparés à des ossements datant de l'âge de pierre découverts dans un amas de coquillages. Pour lui, et ce malgré l'absence de crâne complet pour approfondir son affirmation¹⁵, les similitudes morphologiques entre les deux types de squelettes étaient suffisamment marquées, notamment au niveau de l'aspect aplati de la hampe des os longs, pour affirmer qu'Aïnous et Jômon partageaient bien les mêmes origines. C'est

¹³ BATCHELOR John, *The Ainu of Japan*, London, 1892.

¹⁴ HITCHCOCK Romyn, *The ancient pit-dwellers of Yezo, Japan*, Washington D. C.: Smithsonian Institution, 1892.

¹⁵ HAJIME Ishida, « Ancient People of the North Pacific Rim : Ainu Biological Relationships with their Neighbors » in FITZHUGH William W. & DUBREUIL Chisato O., *Ainu - Spirit of a northern people*, Washington, Arctic Studies Center, National Museum Of Natural History, Smithsonian Institution, 1999, pp. 52.

à sa demande que les deux chercheurs se rendirent à Hokkaidô puis dans le sud des îles Kouriles en 1888, afin d'y mener des études de raciologie qui finirent de les opposer définitivement. Si Tsuboi Shôgorô privilégie une approche ethnographique et archéologique de la culture matérielle des Aïnous dite de la double substitution¹⁶, les *Koropokkuru* ayant été remplacés selon lui par les Aïnous puis par les Japonais, Koganei Yoshikiyo persiste dans sa conviction héritée de l'anthropologie physique que les hommes de la préhistoire Jômon sont les mêmes que les Aïnous, vestiges barbares d'un passé condamné à disparaître. Cette opposition est d'autant plus fondamentale qu'elle illustre le processus de construction de la nation japonaise moderne autour de ces polémiques sur l'âge de pierre et la politique nationaliste à venir: le premier souhaite une intégration des Aïnous par le biais de l'éducation, ce sont malgré tout des sujets du Japon, alors que le second est convaincu de l'extinction imminente d'une race déchue qui a perdu la lutte de la sélection naturelle. Le darwinisme social et la théorie évolutionniste, enseignés au Japon par Edward Sylvester Morse¹⁷ (1838-1925) à la demande du gouvernement, sont au coeur de ces conflits à la fin du siècle: la source fondamentale du progrès est l'âpre bataille pour la survie des plus aptes par le biais d'une sélection naturelle sans concession.

Rappelons que Hokkaidô est encore très jeune et que la marche du nord

¹⁶ NANTA Arnaud, *Ibid.*, p.249.

¹⁷ Il y enseignera de 1877 à 1883, dès la création de la prestigieuse université de Tôkyô. Ce zoologue fut formé sous la tutelle de Jean-Louis Agassiz (1807-1873), disciple du grand explorateur-géographe Alexander von Humbolt (1769-1859). E. S. Morse fut influencé considérablement par ce célèbre glaciologue et zoologue américain d'origine suisse, d'abord partisan de la théorie de la monogénèse avant de devenir après son installation aux Etats-Unis, un polygéniste convaincu investi du « devoir philosophique » d'établir une hiérarchie scientifique entre les races. Cette influence sera déterminante dans ses enseignements, disséminés jusqu'au Japon.

du Japon est toujours en plein processus de colonisation, alors que l'État japonais lui-même opère une transformation intégrale de ses institutions, et probablement l'une des plus grandes transformations sociales de son Histoire. Il devient un État-nation, la protection et la sécurisation de ses frontières, tout particulièrement dans le nord avec l'acquisition encore récente des Kouriles en 1875 échangée aux Russes contre Sakhaline, est une question fondamentale. Or, ces frontières sont occupées par des minorités aïnoues qui vont petit à petit être construites comme une altérité radicalement différente des Japonais, par de nouveaux savoirs archéologiques dans un premier temps, puis anthropologiques dans un deuxième mouvement, autour d'une utilisation des savoirs scientifiques occidentaux réinterprétés et mis au service de discours typiquement japonais qui se sont élaborés à partir du XVIII^e siècle, lorsque la puissance shogunale intégra ces populations dans sa sphère de contrôle colonial.

En effet, il faut légitimer la domination sur ces *terra nullius*, et les nombreux rapports rédigés pour le compte du shogounat sur les moeurs des Aïnous par des explorateurs comme Mogami Tokunai ou Takeshirô Matsuura (松浦武四郎 1818-1888) et à la demande du clan Matsumae vont servir à cette fin aux nouveaux anthropologues. La préhistoire de l'archipel étudiée systématiquement à travers le prisme de la mythologie fondatrice du pays de Yamato et de sa lignée impériale en lutte constante avec les barbares, sera très fortement liée à l'étude des Aïnous et de leurs ancêtres, dont il faudra constamment réinterpréter l'histoire, notamment grâce aux apports scientifiques des chercheurs étrangers, afin qu'elle concorde avec la mise en place d'un discours racial qui légitimera une hiérarchie intouchable et plus tard l'entrée du Japon dans l'âge du nationalisme. Les Aïnous furent en quelque sorte fossilisés comme vestiges d'une humanité préhistorique non japonaise et en voie d'extinction à des fins politiques.

Le rôle de ces premières enquêtes de terrain dans la constitution d'un savoir colonial n'est pas sans rappeler les travaux équivalents réalisés par les administrateurs français très imprégnés des réalités africaines à la même époque. Les prémices de l'ainologie présentent d'étranges similitudes avec ceux de l'africanisme français. Tout d'abord il n'est pas le fait de scientifiques professionnels mais plutôt de passionnés connaissant bien la réalité d'un terrain qu'ils parcourent en familiers et dont beaucoup apprennent la langue des gens qui le peuple. Sollicités par les universitaires et les représentants de l'autorité étatique en méconnaissance empirique du continent noir qui cherchaient à se procurer des informations faisant cruellement défaut, ils obtenaient en retour une reconnaissance scientifique qu'ils recherchaient pour beaucoup d'entre eux. L'enquête d'Emmanuelle Sibeud¹⁸ qui se place dans la mouvance impulsée par Michel Foucault¹⁹ en s'intéressant à l'archéologie des sciences et des mécanismes de leurs constructions, a mis à jour que l'année 1878 marque le début de cette entreprise en ce qui concerne l'africanisme. Le parlement français vote le premier financement pour préparer la mission de l'abbé Michel Debaize qui marque officiellement la nécessité pour la République de formaliser ses connaissances sur l'Afrique. Cette époque correspond précisément pour le Japon à la réactualisation de l'image des Aïnous héritée des premières enquêtes de terrain exotiques et souvent fort détaillées, en un barbare préhistorique resté en marge de l'évolution, afin de l'expulser hors du corps national. En France, la construction de l'africanisme en une science originale à la fois pratique et idéologique, se présente sous des aspects similaires: elle rend compte en détails dans un premier temps des spécificités culturelles, physiques et sociales des sociétés africaines et des

¹⁸ SIBEUD Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 2002.

¹⁹ FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses*, Tel, Gallimard, Paris, 1990.

hommes qui y vivent, parlent et travaillent, mais elle est aussi l'instrument qui permet de légitimer la « mission civilisatrice » par laquelle la France assurait sa politique coloniale. L'africanisme montre aussi clairement l'émergence d'un clivage marqué entre les ethnographes proches des Africains et convaincus de leurs progrès sous l'encadrement de la civilisation française, alors que les très positivistes défenseurs de l'anthropologie physique sont persuadés de l'infériorité génétique de ces derniers, qu'ils considèrent comme primitifs. On retrouve une opposition similaire au Japon entre Tsuboi Shōgorō et Koganei Yoshikiyo au sujet des Aïnous.

Il se pose enfin la problématique de l'héritage des savoirs que constituent l'africanisme et l'ainologie: si la contribution de la colonisation dans la production du savoir africaniste est certaine en termes anthropologiques, bien qu'ayant fait l'objet de nombreux débats en France où ses liens avec la colonisation ont hypothéqué le statut scientifique de ce domaine qui souffre aussi de la supériorité attribuée aux civilisations extrême-orientales, le bilan de l'ainologie reste à faire en dehors de la linguistique ou de l'archéologie, mais nous paraît en 2013 plus nuancé. Si l'africanisme, formalisé en tant que spécialité scientifique en 1930 avec la création de la Société des africanistes au moment de l'apogée coloniale²⁰, puis validé en 1936 où l'Institut français d'Afrique noire est créé, a permis l'émergence d'africanistes d'ascendance africaine (Paul Hazoumé au royaume du Dahomey (Bénin actuel) recruté par le musée de l'Homme, ou Amadou Hampâté Bâ pour le Mali qui deviendra interprète du gouverneur et résidant de l'Institut grâce au soutien de Théodore Monod) désormais formés sur les bancs de l'université française, seule une poignée de spécialistes de la culture aïnoue eux-mêmes d'origine aïnoue sont reconnus par les universités du Japon. La situation devrait cependant

²⁰ LIAUZU Claude (sous la dir. de), *Dictionnaire de la colonisation française*, Larousse, pp.81, 2007.

rapidement évoluer depuis la reconnaissance des Aïnous comme aborigènes du Japon en 2008 et le vote de financements consacré à la formation d'enseignants autochtones spécialistes de cette culture.

Cette effervescence autour de l'émergence de nouveaux savoirs scientifiques se caractérise donc au Japon par la nécessité de les faire correspondre impérativement aux mythes fondateurs de la dynastie impériale recueillis au VII^e siècle²¹, en ayant à coeur de légitimer la place centrale de l'empereur. Ils vont servir en tant que méthodes à valoriser la colonisation d'Hokkaidô en utilisant la préhistoire japonaise pour affirmer que les autochtones sont les barbares du passé et réactualiser un préjugé déjà bien ancré dans les mentalités et largement entretenu par la politique de gestion de l'île fort cloisonnée des Matsumae. Dès le départ, le peuplement d'origine de l'archipel est conceptualisé comme non japonais et l'arrivée des Japonais contemporains comme le fruit de migrations invasives victorieuses. La découverte de l'amas de coquillages²² préhistoriques de mollusques d'*Ômori kaikyo* (大森介墟) dans la banlieue de Tôkyô par E.S. Morse va permettre aux jeunes chercheurs japonais sous l'influence du darwinisme de participer à des fouilles inédites, dont le résultat sera l'association des hommes de ces amas coquilliers à ceux de l'âge de pierre. On voit ici se mettre en place les discours

²¹ 古事記, le *Kojiki*, « Chronique des faits anciens » est un recueil de mythes concernant l'origine des îles formant le Japon et de ses dieux datant de 712. 日本書紀, le *Nihon Shoki*, « Annales ou Chroniques du Japon » achevé en 720 est quant à lui un ouvrage écrit en pur chinois qui constitue l'une des rares sources officielles manuscrites sur l'histoire des origines divines de la famille impériale et du pays.

²² Les premiers amas de ce type dit de *kjökkenmødding* furent découverts en 1848 au Danemark par Jean Steenstrup (1813-1897) et aux Etats-Unis en 1863 par Jeffries Wyman (1814-1874). Le carbonate de calcium présent dans ces coquilles de mollusques a permis la conservation des éléments accumulés par l'activité humaine avec ces amas souvent d'une épaisseur de plusieurs mètres.

d'infériorité concernant les races disparues auxquelles les Japonais ne peuvent vraisemblablement pas s'associer, à plus forte raison en tant que descendants des fils d'un empereur divin n'ayant pas connu d'âge primitif. Même en restant dans un cadre purement académique, la recherche scientifique en archéologie devra se conformer au dictat d'une pression politique forte qui ne s'atténuera en partie qu'avec la défaite de l'empire. De plus, les textes fondateurs de la mythologie japonaise étant considérés comme fondements historiques incontestables, les conquêtes et la victoire finale de la lignée impériale contre les sauvages du nord sont les illustrations les plus convaincantes de la suprématie de la culture sur la barbarie.

E.S. Morse va cependant émettre une nouvelle idée²³ en publiant un article²⁴ qui suggère pour la première fois une double substitution raciale (reprise ensuite par certains chercheurs japonais comme Tsuboi Shōgorō cité précédemment) et donc l'existence d'une population antérieure aux Aïnous qui les aurait chassés, ou exterminés. Ces deux arguments principaux très largement repris plus tard par les défenseurs de la même idée sont les traces d'anthropophagie laissées avec les nombreux ossements humains brisés découverts parmi les coquilles, et les motifs des poteries en céramique différentes des illustrations traditionnelles aïnoues. Il utilise la datation du *Kojiki* et reste en cela parfaitement en adéquation avec les textes japonais pour dater les objets et les ossements découverts et ne pas proposer une analyse qui les situerait à une date antérieure à 660 Av J-C, date de la fondation mythique du Japon. On peut imaginer sans peine le scandale sans précédent qu'aurait suscité l'affirmation de telles pratiques chez les habitants

²³ NANTA Arnaud, *Ibid.*, p. 252.

²⁴ MORSE Edward Sylvester, "Traces of an early race in Japan", in *Popular science monthly*, XIV, janvier 1879, pp. 257-266.

préhistoriques de l'archipel, s'ils avaient été les ancêtres des Japonais. Il suggère donc, soit pour résoudre cette problématique au moment où les mythes impériaux sont formellement érigés en vérité étatique, soit parce qu'il pense sincèrement que la datation du *Kojiki* est incontestable, que ce village d'Ômori serait une enclave cannibale peuplée par une race éteinte dont la caractéristique principale serait un tibia dit « platycnémique », c'est à dire aplati ou en « forme de sabre », souvent caractéristique des squelettes préhistoriques. Il est difficile de savoir si E.S. Morse envisageait ou non une origine pré-japonaise à cette population, mais la traduction japonaise de son manuscrit stipule que les premières traces de cannibalisme sur l'archipel remonte à 2500 ans, alors que dans l'original écrit en langue anglaise, il remonte cette datation 1000 ans plus tôt²⁵ (1500 ans). On assiste ici à la construction en partie inventée d'une différence entre la préhistoire du pays et de ses hommes barbares des origines, exemple d'utilisation de l'archéologie scientifique mise au service du discours autochtone, qui sert à légitimer les origines de la lignée impériale et la présence de tertres lui étant liés et attestant de ses fondements. La science européenne vient donc s'imbriquer dans le système typiquement japonais de l'explication de ses origines et de sa tradition littéraire, afin de la justifier. Plus encore, cette constatation d'une troisième race pré-ainoue de E.S. Morse isole les Aïnous d'un passé indicible²⁶,

²⁵ HAMADA Shingo, *Anthropology in Social Context: The Influence of Nationalism on the Discussion of the Ainu*, MD, Portland State University, 2006.

²⁶ Concernant un éventuel passé anthropophage des Aïnous, le seul à l'avoir mentionné à notre connaissance est le révérend John Batchelor qui écrit dans l'un de ses premiers ouvrages après avoir recueilli ce mythe que les Aïnous vivaient à l'état de sauvages se nourrissant de chair animale crue et s'entre-dévorant encore vivants jusqu'à l'arrivée de la divine *Aioina* (aussi appelée *Ainu rak guru*) qui descendit du ciel afin de leur enseigner comment construire arc, flèches, lances de pêche, pots et batée, ainsi qu'à cuire viandes et poissons avant de les consommer. Elle leur interdit de se dévorer les uns des autres et mit fin à cette pratique ignominieuse. BATCHELOR John, *The Ainu and their Folk-lore*, London, The religious tract Society, 1901, p.2.

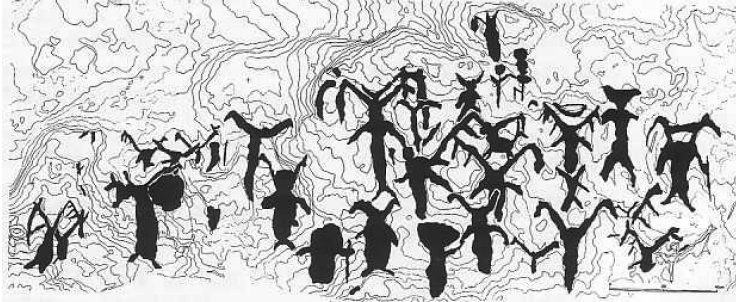
et en pleine course à la modernisation du pays, permet la conceptualisation et la justification de la colonisation vis à vis de ces derniers, bons sauvages aux mœurs primitifs et innocents qu'il va bien falloir assimiler, ou accompagner dans leur lente extinction à l'aube de la modernité dans laquelle leur est refusée toute place active.

Ce sera au tour d'un géologue britannique père de la sismologie japonaise, John Milne (1850-1913) de donner sa version des faits concernant cette étrange troisième race. Alors qu'il est nommé en 1876 à l'École polytechnique de Tôkyô, il restera au Japon dix-neuf ans, il se rend à Hokkaidô et aux Kouriles en 1878, à la même période que E.S. Morse, pour y élaborer son interprétation du peuplement préhistorique.

L'un comme l'autre s'empresse de visiter la grotte de *Temiya dôkutsu* (手宮洞窟) à Otaru, récemment découverte en 1867 lors de la grande mission gouvernementale préparant la colonisation dirigée par Enomoto Takeaki²⁷ (榎本武揚 1836-1908) et dont celui-ci avait parlé à l'Université en 1878 (il existe une deuxième grotte similaire à Yoichi, *Fugoppe dôkutsu* (フゴッペ洞窟), comportant plus de 800 illustrations gravées dans la roche). Les extraordinaires fresques ainsi que les caractères d'origine probablement

²⁷ Amiral de la marine impériale sous le shogounat des Tokugawa, il combattit le gouvernement Meiji lors de la guerre de Boshin (janvier 1868-mai 1869), avant de fuir à Ezo avec une poignée de militaires français, dont le capitaine Jules Brunet (1838-1911), qui venaient de quitter l'armée française pour lutter aux côtés de la rébellion. Il y fondera la République indépendante d'Ezo (蝦夷共和国 *Ezo kyôwakoku*), État sécessionniste éphémère qui ne durera que six mois. Personnalité remarquable à bien des égards, né en pleine période d'isolationnisme du Japon il apprend le néerlandais et part aux Pays-Bas à 26 ans pour y étudier les techniques de combat naval, il servira après sa défaite le gouvernement de Meiji qui souhaite mettre à profit ses talents. Promu vice-amiral, il règlera le litige avec la Russie concernant Sakhaline et les Kouriles en signant le traité de Saint-Pétersbourg le 7 mai 1875. Ministre de la marine jusqu'en 1882, il signera également le traité de Tientsin avec la Chine avant d'être anobli vicomte en 1887.

toungouse qui la recouvrent eurent probablement un grand impact sur les deux hommes, car lui aussi donnera à son tour en 1879 une conférence²⁸ à l'Asiatic Society of Japan.



Reproduction d'une fresque de la grotte de Temiya et de ses étranges humanoïdes (livret de la structure, 2007)

La thèse que propose John Milne est aussi celle de la double substitution mais uniquement dans les îles du nord cette fois. Il y aurait d'abord existé les *Koropokkuru*, potiers à l'outillage en fer que l'on savait désormais peintres grâce à la crypte de Temiya, les Aïnous, également habitants préhistoriques des trois îles principales du Japon, et enfin les Japonais. Il pensait que les Aïnous des Kouriles et de Hokkaïdô étaient une race différente des Aïnous ayant jadis peuplé le territoire nippon des origines. Selon ses recherches, les populations résidant le long des Kouriles du nord et l'intégralité du territoire hokkaidois étaient probablement Aléoutes, peuple rattaché à l'ensemble culturel Inuit, ou Kamchatkadales. Il soutenait cette idée en raison de la ressemblance de l'habitat traditionnel aléoute, la fameuse habitation semi enterrée « *barabara* » avec celle des *Koropokkuru* rendue célèbre par les

²⁸ MILNE John, "Notes on stone implements from Otaru and Hakodate, with a few general remarks on Prehistoric remains of Japan" in *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, Yokohama, vol. III, 1880.

descriptions de John Batchelor, qu'il regroupait sous l'appellation de « *pit-house* ». Selon les témoignages de ses informateurs aïnous, ces pygmées *Koropokkuru* étaient des partenaires commerciaux qui les fournissaient en poteries ainsi qu'en objets lithiques, dont la fabrication leur était inconnue :

« Dans des temps très anciens vivait parmi nous une race d'humains habitant dans des trous. Ils étaient si petits que dix d'entre eux pouvaient aisément tenir sous une feuille de bardane. Quand ils partaient pêcher le hareng, ils construisaient leurs bateaux en cousant des feuilles de bambou et s'équipaient d'un crochet. Il fallait toute la force des hommes des cinq bateaux, parfois même dix, pour arriver à attraper un seul hareng et l'emmener à terre où des foules le tuaient à coups de masses et de lances. Aussi étrange que cela puisse paraître, ces petits hommes d'essence divine pouvaient pourtant tuer des baleines. Il est certain que ces creuseurs de trous (pit-dwellers) étaient des dieux²⁹. »

John Milne s'opposait donc à E.S. Morse avec cette nouvelle théorie qui suscita un intérêt considérable dans les discussions scientifiques de l'époque. Il séparait très nettement Hokkaidô du reste du Japon en affirmant que les Aïnous étaient bien les habitants de tout le pays, mais non de l'île du nord. Les *Koropokkuru* étaient quant à eux les autochtones antérieurs aux Aïnous d'une longue chaîne qui partait d'Ezo pour atteindre le Kamtchatka par les Kouriles. On voit ici émerger et s'affiner un concept typique de l'époque suggérant deux remplacements raciaux successifs par des migrations à grande échelle, alors que l'on mêle ensemble culture matérielle et données biologiques sans arriver à penser autrement qu'en termes de « races » qui luttent entre elles pour leurs survies. Ainsi, à Hokkaidô, les *Koropokkuru* ont été submergés par les Aïnous, eux-mêmes numériquement et technologiquement conquis par les Japonais.

On peut voir dans la mise en place de cette idée le maillage des tensions à venir entre les Japonais en majorité dominante et les Aïnous, dont la lutte se

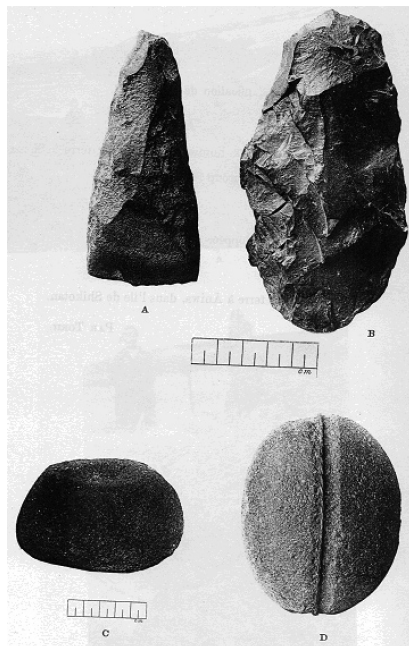
²⁹ BATCHELOR John, *Ibid.*, p.13.

transformera progressivement en une forme de nationalisme aborigène qui trouvera un écho dans celui des Ryūkyū ou des Coréens *Zainichi*³⁰ présents sur le territoire. Au Japon, deux termes vernaculaires en particulier font référence à des groupes humains partageant largement les mêmes caractéristiques génétiques et biologiques, et tous deux sont fortement liés au nationalisme: le terme *jinshu* (人種) qui s'apparente à la notion de race humaine et à des gens partageant des attributs physiques communs et celui de *minzoku* (民族) plus proche du concept de peuple ou d'ethnie. A la fin du XIXe siècle, les ethnologues japonais vont centrer leurs recherches sur l'origine « raciale » des Japonais, *jinruteki* (人種的) et sur ses relations avec les Aïnous, perçus comme une race à la fois proche et radicalement étrangère.

John Milne défendit son argumentation de la substitution raciale en s'appuyant sur la présence de silex utilisés par les Aïnous préhistoriques à travers les trois îles originelles du Japon et de celle des objets lithiques polis considérés comme étant une production typiquement japonaise. Les mythes du *Kojiki* et du *Nihonshoki*, qu'il accepte très largement, sont encore une fois pris en considération pour interpréter ces données de terrain et servent à justifier par l'intermédiaire de cette lutte épique de l'empereur contre les hordes barbares *Ebisu*, la conquête progressive d'une ethnie sur une autre. La fuite vers le nord des ancêtres des Aïnous a entraîné dans un effet de domino celle des *Koropokkuru*, qui sont à leur tour remontés vers leurs terres d'origine

³⁰ Ce sont les Coréens ou descendants de Coréens habitant le Japon et provenant de trois sources d'immigrations principales: une main d'oeuvre venu pour travailler durant la période d'occupation japonaise de la Corée, des travailleurs de force déportés durant la deuxième guerre mondiale, ou encore des réfugiés arrivés après la séparation des deux Corées, après 1945. Ils forment le groupe minoritaire le plus important du Japon avec une population de 545.401 individus lors du recensement de décembre 2011. Les Coréens naturalisés Japonais, estimés à 300.000, ne sont bien sûr pas pris en considération dans ce chiffre.

avant de disparaître définitivement. Il suggère que la disparition de poteries chez les pré-Aïnous s'explique par la possibilité qu'ils avaient de s'en procurer de meilleure qualité auprès des Japonais et de donc l'abandon de cette pratique, justifiant ainsi la présence de motifs Jōmon sur les plus anciennes. Les arguments de John Milne seront repris par un orientaliste de l'université de Londres, Frederick Dickins (1838-1915) qui poussera son analyse³¹ un peu plus encore, en critiquant pour la première fois la datation de E.S. Morse et en parallèle celles historiques des Japonais, considérées comme « douteuses³² ». Les Aïnous sont pour lui la seule et unique « race » pré-japonaise et autochtone du pays, peuplement de statut inférieur comme en atteste encore une fois le tibia platycnémique des hommes préhistoriques et les amas coquilliers.



Objets néolithiques anciens: A&B. Haches en pierre C. Marteau en pierre D. Pierre de filet (photographie: Torii Ryūzō)

Un nouveau contributeur à ces discussions sur la préhistoire japonaise va faire son apparition en la personne de Heinrich Philipp von Siebold (1852-1908), fils du célèbre médecin du comptoir hollandais de Nagasaki Philipp

³¹ DICKINS Frederick V., "Prehistoric man in Japan" in *Nature*, XXI, 537, 12 février 1880.

³² Polémique mise en lumière par les recherches de Arnaud Nanta dans l'étude citée précédemment, qui souligne également une tension relative à la question sous-jacente du rang des États-nations dans ces débats archéologiques.

Franz von Siebold (1796–1866) qui avait déjà suggéré parmi les premiers que les Aïnous étaient bien les autochtones du Japon³³, contrairement aux Japonais arrivés plus tard par vagues successives. Il pensait après avoir étudié des crânes et la collection de pierres de Kinouchi Sekitei, attribués aux Aïnous et non pas à l'intervention d'un démiurge, que les hommes de la Préhistoire nipponne étaient les *Ebisu* qui peuplaient l'archipel dans son intégralité, avant d'être défaits par les troupes impériales. Son fils, alors secrétaire à l'Ambassade de l'Empire austro-hongrois à Tôkyô, reprit cette idée en la développant³⁴ et en se basant encore une fois sur les textes mythologiques fondateurs et la date clé de 110 après J.-C. où le prince Yamato Takeru (日本武尊 dit « *le brave du Japon* ») combattit en vainqueur les *Ebisu* / *Emishi* / *Kumaso* / *Ezo*, tous considérés comme des variations tribales des Aïnous, dans la région de l'actuel Tôkyô, qu'ils habitaient encore.

Contrairement à E.S. Morse, il évalue dans la mouvance des travaux de Frederick Dickins l'ancienneté de l'escargotière d'Ômori à plus de 2000 ans, en s'appuyant lui aussi sur cette date mythologique sans référence



Yamato Takeru, déguisé en femme, s'apprête à tuer les chefs du peuple Kumaso (熊襲) qui aurait vécu jadis dans le sud de Kyûshû. Estampe Ukiyo-e de Tsukioka Yoshitoshi, 1886. (月岡芳年 1839–1889)

³³ TERADA Kazuo (寺田和夫), *Nihon no jinruigaku* (日本の人類学, *Anthropologie du Japon*), Tôkyô, Kadokawa shoten, 1981, cité par HAMADA Shingo, *Ibid.*, p.44.

³⁴ VON SIEBOLD Henry, *Notes on Japanese archaeology with especial reference on the Stone age*, Yokohama, C. Levy, 1879.

géologique concrète³⁵ et propose une arrivée des Japonais par Okinawa ou la Corée, et celle des Aïnous en provenance du Kamtchatka, par la chaîne des Kouriles. La référence à la mythologie japonaise s'accompagne d'une argumentation autour de la poterie qui reprend *grosso modo* la thèse de John Milne, pensant les Aïnous contemporains comme un peuple n'ayant pas eu la nécessité d'évoluer techniquement ou aurait oublié la technologie céramique en raison de la présence des Japonais, qui les fournissait en ustensiles de qualité. Le fond de la problématique reste sensiblement le même, et l'on voit se dessiner les contours du nationalisme autour de cette idée dramatique consistant à ne percevoir chez les indigènes aïnous colonisés qu'une « race » stagnante en sursis et condamnée à l'extinction, qui permettra par la suite de justifier l'annexion d'autres colonies:

« Envisageant « culture » et « race » en congruence, tous ces chercheurs s'inscrivent dans un paradigme qui les amène à considérer l'histoire comme une suite de totalités organiques incarnées par des peuples ou des races et dont la progression ne peut que se traduire par un choc des cultures³⁶. »

Or, le cas du Japon nous paraît ici fort singulier dans une Asie orientale qui intensément influencée par le confucianisme, a très tôt refoulé ses mythologies. Il nous semble en effet à la lecture des travaux concernant la pensée mythologique japonaise d'Alain Rocher³⁷ que le Japon ancien, puis moderne, est l'un des rares pays à avoir aussi profondément renoué avec ses récits de fondation ancestraux. Comme son étude l'a démontré, il n'y a pas de contradiction fondée entre raison mythique et raison politique. Ces chroniques impériales mélangent de façon « extraordinaire » une pensée sauvage à un

³⁵ YOSHIOKA Ikuo (吉岡郁夫) & HASEBE Namabu (長谷部学), *Miruru no nihonjinshuron – Ainu to Koropokuguru* (ミルンの日本人種論 – アイヌとコロポケグル), Milne et les débats autour de l'origine des Japonais: Aïnous et Koropokuguru), Tôkyô, Yuzankaku, 1993, et HAMADA Shingo, *Ibid.*, p.45.

³⁶ NANTA Arnaud, *Ibid.*, p.259.

³⁷ ROCHER Alain, *Mythe et souveraineté au Japon*, P.U.F., Paris, 1997.

discours idéologique qui va permettre au final de fonder sa spécificité nationale sur la base d'un « Âge des Dieux ». Les premiers scientifiques occidentaux feront eux aussi constamment référence aux mythes fondateurs afin d'appuyer leurs résultats.

Mais une préoccupation nationale nette va poindre avec la création de la Société d'anthropologie de l'université de Tôkyô en 1884, qui tenta de se séparer de la recherche étrangère tout en conservant les méthodes. Il était inconcevable de remettre en cause la légitimité de la mythologie impériale et l'on voit nettement apparaître le souhait d'atténuer la portée d'un nouveau savoir qui pourrait le remettre en question. L'anthropologie balbutiante, encore tributaire de l'archéologie héritée de l'antiquarisme, doit en effet s'émanciper d'un regard occidental, qui place potentiellement les Japonais comme un objet d'étude scientifique.

Cette position ambiguë semble avoir profondément contrariée cette génération de chercheurs caractérisée par Shirai Mitsutarô (白井光太郎 1863-1932) qui aura à coeur de construire une pensée anthropologique japonaise autonome, en étudiant l'altérité considérée comme non-japonaise la plus proche en la personne des Aïnous. On assiste ici en quelque sorte à la naissance de l'une des figures de la japonité sous la forme de l'anthropologue japonais spécialiste de sa propre histoire culturelle, qui va se définir en totale opposition à l'homme aïnou, mais aussi complètement grâce à lui, en héritant du préjugé colonial. On retrouve dans cette évolution une forte similitude avec le récit mythologique de la lutte des Japonais contre une altérité certes multiple, mais aïnoue dans sa globalité, qui permet de se construire en tant qu'État-nation, pacificateur et protecteur de ses sujets. Les Japonais deviennent au cours de leur histoire mythologique ce que les Aïnous ne sont pas, c'est à dire des hommes civilisés organisés autour d'un pouvoir central, et réciproquement c'est cette altérité barbare contre laquelle ils luttent qui leur

permet de se définir en tant que tels. Tout en produisant un unique et formidable travail d'invention culturelle, les récits de fondation que sont le *Kojiki* et le *Nihon Shoki* au cours de leur long processus de compilation, nous paraissent avoir en plus de cela été mis au service d'une idéologie impériale qui a su les utiliser à profit jusque à la défaite de la seconde guerre mondiale.

Nous avons évoqué précédemment l'opposition centrale des deux chercheurs Tsuboi Shôgorô et Koganei Yoshikiyo dans le débat anthropologique d'alors. Il a contribué, avec certains ouvrages de John Batchelor, à l'élaboration d'une image péjorative de l'homme aïnou dans le contexte scientifique de l'époque, membre d'une « race » primitive et immature en voie d'extinction, largement reprise plus tard par les Occidentaux et les Japonais. Le résultat de ces considérations n'a pas seulement été fort préjudiciable aux Aïnous, mais a également permis de définir par extension l'homme japonais comme membre d'un peuple supérieur et moderne d'essence divine, légitimement amené à s'approprier Hokkaidô dans une ultime étape de colonisation intérieure, et bientôt d'autres territoires afin d'étendre son empire.

Leur querelle scientifique continua alors que Koganei Yoshikiyo s'attela à déconstruire la théorie de son confrère en s'appuyant sur l'analyse des crânes et des squelettes, littéralement pillés dans les cimetières aïnous, qu'il avait récolté lors de son expédition de 1888. Nous verrons par la suite que ces exactions réalisées avec l'appui des autorités deviendront monnaie courante aux heures les plus sombres de l'anthropologie physique et restent aujourd'hui en 2013 au centre d'un important débat concernant leurs restitutions³⁸. Pour lui, il ne faisait aucun doute que les populations des Kouriles étaient identiques

³⁸ Pour un compte rendu de la controverse, consulter notre étude: CLERCQ Lucien, « Expressions culturelles et identitaires des Ainu de Hokkaidô à travers l'aire sociale et politique de l'ethno-tourisme » in *Research Journal of Graduate Students of Letters*, vol.13, Sapporo, Hokkaido University Graduate School of Letters, 2013.

à celles de l'ancienne Ezo et différentes des *Koropokkuru* des légendes, inventées par des Aïnous honteux et désirant cacher leur passé cannibale. L'Aïnou était ce barbare préhistorique tombé sous la coupe des Japonais et l'ostéologie est encore évoquée pour appuyer sa théorie et réaffirmer que le tibia platycnémique est bien la marque des populations primitives³⁹. Il associe l'arrivée des Japonais selon la description du *Nihon Shoki* à l'âge de fer nippon, en renvoyant encore une fois les Aïnous à celui de l'âge de pierre.

Le débat fait rage et Tsuboi Shôgorô désormais professeur en 1892 à la faculté des Sciences de l'Université impériale, reprend son modèle dans une ultime tentative de classification, afin de prouver l'existence des *Koropokkuru*. Une fois encore l'amas coquillier d'Ômori est central dans son argumentation: les décors de l'artisanat aïnou ne concordent pas avec ceux des céramiques découvertes et plus encore, les squelettes ne correspondent pas non plus. L'absence d'habitat semi-enterré est à nouveau évoqué, tout comme celle d'outils lithiques chez les Aïnous. La question préhistorique n'est donc toujours pas résolue lorsqu'il propose dans une dernière tentative d'associer amas de coquillages et autochtones des Kouriles en un grand peuple du Nord qu'il connecte aux Inuits (l'habitat semi-souterrain des Esquimaux sibériens, la « *nyn'liou* » est particulièrement ressemblant⁴⁰), devenus à leurs tours des fossiles vivants d'un passé obscur de l'humanité, étrangers de par leur nature à toute modernité. En attribuant la poterie aux *Koropokkuru* devenus par ce biais les authentiques aborigènes du Japon, ou tout du moins les plus anciens, les Aïnous se retrouvent ainsi figés dans un immobilisme culturel, justifiant la bienveillance de la nation japonaise à leur égard, dont ils seraient les membres

³⁹ NANTA Arnaud, *Ibid.* p.266.

⁴⁰ MALAURIE Jean, *Hummocks 2 (livre 1) - Alaska, Avec les chasseurs de baleine, Mer de Béring*, Terre Humaine Poche, Plon, 1999, p.74.

les plus fragiles. Ainsi associés à la communauté des Japonais dont ils ne présenteraient finalement qu'une variation culturelle en tant qu'autochtones dont la culture aurait tout simplement cessé d'évoluer à un moment de l'histoire, ils justifient la colonisation officialisée par le gouvernement de Meiji.

Si le débat semble se figer après ces querelles académiques qui témoignent pourtant d'une structure idéologique assez similaire, l'antiquité mythologique du Japon étant systématiquement prise pour référence et séparée de la préhistoire japonaise, c'est à la fin du XIXe siècle, plus exactement le 6 mai 1899, que de nouvelles enquêtes vont avoir une influence majeure sur la clarification des origines des Aïnous.

Un disciple de Tsuboi Shōgorō, travaillant à l'Université impériale de Tôkyô et membre de l'Association pour l'Enseignement des Sciences Anthropologiques de France, va s'embarquer dans une mission ethnologique de première importance. Torii Ryūzō (鳥居龍藏 1870-1953) est chargé d'effectuer un travail d'enquête de terrain pour le compte de son mentor, afin de tenter d'apporter à nouveau une réponse à l'interrogation récurrente sur les hommes préhistoriques. Il doit opérer une synthèse générale sur les populations de l'ancienne Ezo et des îles Kouriles. Cet ethnologue francophile, spécialiste des minorités aborigènes de Taiwan, qui rendit possible notre première approche de l'ethnographie japonaise en raison de ses traductions françaises⁴¹ par le missionnaire Ernest Auguste Tulpin (1863-1933), est sans

⁴¹ On dénombre six fascicules de ses recherches: deux sur les indigènes de Formose, un sur les Mongols Orientaux et deux autres sur les Mandchous. Celui que nous évoquons ici, somme d'informations considérables sur la plus méconnue des ethnies aïnoues ayant peuplée la longue chaîne des Kouriles, est un extraordinaire recueil d'ethnologie, regorgeant de photographies et d'illustrations, qui en plus de descriptions minutieuses sur la culture matérielle de cette population, propose un inestimable précis de vocabulaire aïnou (de Hokkaidō et des Kouriles) traduit en français. TORII Ryūzō, *Les Aïnou des Îles Kouriles*, Tôkyô, Journal of the college of Science, Tôkyô Imperial University, vol.XLII, article 1, 1919.

aucun doute l'un des plus grands anthropologues japonais du début du siècle. Certaines de ses prises de position furent toutefois sujettes à polémique car il fut favorable à une annexion de la Corée au Japon en raison d'un argument soutenant que les deux peuples n'étaient en réalité qu'une seule et même race (*dôminzoku* 同民族). Ici se dessine les contours d'une conception mixte des origines raciales des Japonais qui servira bientôt l'argumentation coloniale dans sa volonté expansionniste. Le bénéfice direct de ce discours pour les ethnologues de l'époque, encore indissociable de la pensée et des méthodes de l'anthropologie physique (mensurations systématiques avec la prise de clichés torse nu, puis de profil, des indigènes), sera la possibilité, avec l'acquisition de nouveaux territoires pour l'empire, d'obtenir encore de nouveaux terrains de recherches afin d'examiner plus en détails la question quasi obsessionnelle des origines des Japonais.

Cette expédition s'avère à bien des égards exceptionnelle et la qualité de la traduction nous permet d'apprécier les descriptions, souvent savoureuses, d'un ethnologue d'une érudition impressionnante, passionné, en phase avec son époque et connaissant parfaitement la littérature concernant son sujet. La race allophyle aïnoue est pour lui l'objet de bien des mystères et si aujourd'hui les méthodes de l'anthropologie physique sont condamnées à juste titre, elles sont pour lui, dans le contexte de l'époque, les plus fiables pour élaborer sa théorie.

Considérés comme de parfaits primitifs, on sent néanmoins parfois poindre chez lui une légère empathie paternaliste pour le sujet de son étude, sans qu'il ne remette pourtant jamais en question le bien fondé de la politique coloniale. En effet, la population de cette ethnie connaissant depuis son déplacement dans l'île de Shikotan en 1884 un taux de mortalité dramatique, (le traité Russo-japonais attribua Sakhaline à l'empire Moscovite et toutes les Kouriles à l'Empire Nippon), il déplore la diminution drastique de ces Aïnous



Ivan, présenté comme « un beau type d'Aïnou Kourilien », vêtu d'un habit en peaux d'oiseaux Etoupirika et tenant ses outils de travail. Dans cette photographie se donne à voir l'une des problématiques de Georges Didi-Huberman évoquant l'opposition entre la « survivance », où quelque chose a disparue, et la tradition qui perdure malgré tout. Là ou l'ethnologue-photographe, inscrit dans une modernité annonçant le règne de nos sociétés de contrôle à venir, voit en ce barbare l'image de temps anciens qui doivent bientôt disparaître, surgit plutôt pour nous l'homme sublime, ce roi totalement libre, affirmant envers et contre tous son désir de liberté. Yvan survit en nous à travers le caractère indestructible des images en perpétuelles métamorphoses, malgré sa proche disparition et celle des membres de la communauté des Ainous des Kouriles. « Il ne s'agit ni plus ni moins, en effet, que de repenser notre propre « principe espérance » à travers la façon dont l'Autrefois rencontre le Maintenant pour former une lueur, un éclat, une constellation où se libère quelque forme de notre Avenir lui-même⁴². » (Photo: Torii Ryūzō)

(de seulement 97 individus lors de leur arrivée, il n'en reste plus que 60 en 1899, 25 hommes et 37 femmes) et se réjouit de pouvoir les étudier avant leur complète extinction, alors qu'ils ne cessent de réclamer avec insistance la

⁴² DIDI-HUBERMAN Georges, *Ibid.* p.51.

permission de retourner dans le pays de leurs ancêtres. Même devant les affres qu'endurent cette ethnie, il ne parvient jamais, comme ces autres confrères, à remettre en question la politique du gouvernement et souligne à plusieurs reprises la grande mansuétude des :

« (...) autorités japonaises qui se montrent toujours très bonnes et très paternelles pour ces grands enfants, et qui permirent à 9 d'entre eux, d'émigrer à Pomoshiri et à Onnekotan, momentanément et à l'essai, tout en gardant leur foyer à Shikotan, avec promesse aux autres, de leur accorder la même permission, si l'essai réussissait. De sorte que chacun de nos braves insulaires a deux résidences officielles⁴³... »

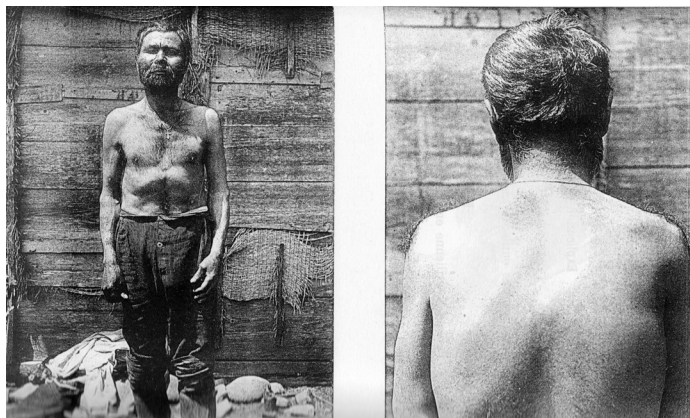
Si cet ouvrage mérite un commentaire détaillé à lui seul compte tenu de la quantité de renseignements uniques sur les derniers Aïnous des Kouriles qu'il contient, mythologie, cultures matérielles, habitats, pratiques commerciales et langues, nous ne ferons que souligner son importance dans l'évolution des questionnements sur les peuples du nord. On y comprend clairement que le but de sa mission est de mettre à jour définitivement les liens entre ces Aïnous des Kouriles et les populations préhistoriques. Son enquête et les conditions de voyage sur le navire militaire japonais *Musashi*, rendues épiques par l'interdiction de circuler dans cette zone, sont d'autant plus extraordinaires qu'il va enfin pourvoir rencontrer cette population mythique désormais regroupée à Shikotan.

Accompagné d'un guide interprète recruté sur place, Gregori, «*brave homme de 50 à 55 ans, assez instruit, et surtout, très versé dans les choses qui concernent ses malheureux compatriotes, au point de vue historique*⁴⁴ », il mène pendant 24 jours ses enquêtes à Shikotan avant de conclure que l'existence des *Koropokkuru* ne serait qu'une invention des Aïnous du Yezo, les *Koushi-*

⁴³ TORII Ryúzô, *Ibid.* p.16.

⁴⁴ *Ibid.*, p.5.

Aïnous, qu'ils appellent d'ailleurs d'un autre nom: *Toi-tchisé-Kourou*. Il réfute les théories de Tsuboi Shôgorô sur les *Koropokkuru*, les hommes des cavernes Kobito (小人), chassés selon lui progressivement par les Aïnous, jusqu'au continent américain où ils devinrent les Esquimaux du Groënland. Il en va de même pour celle de John Milne qui cantonne leur existence à l'île d'Ezo et à la chaîne des Kouriles lors de leur descente du Kamtchatka. Il n'accorde aucune véracité à ces propos et la raison en est simple: les aborigènes des Kouriles interrogés n'ont pas connaissance de ces nains troglodytes et aucun de leurs mythes n'y fait allusion.



Le guide Gregori, qui malgré ses compétences indispensables n'aura pas échappé aux photographies ambiguës d'usage de l'anthropologie physique, clichés de face puis de dos torse nu, pour témoigner de sa pilosité. Le parallèle avec les photos de prisonniers de guerre lors de leur capture est immédiat, tout comme le malaise qui nous saisit en regardant ces séries de clichés où c'est la liberté même que l'on choisit de filmer. « L'image: apparition unique, précieuse, quand bien même elle n'est que fort peu de chose, chose qui brûle, chose qui tombe⁴⁵ ». (Photographie: Torii Ryûzô)

⁴⁵ DIDI-HUBERMAN Georges, « *L'image brûle* » in *Penser par les images*. Autour des travaux de Georges Didi-Huberman, dir. L. Zimmermann, Nantes, Editions Cécile Defaut, 2006, pp. 11-52.

Les résultats de son voyage seront compilés une première fois après un cycle de conférences entre 1899 et 1901 dans l'ouvrage⁴⁶ que nous avons utilisé dans sa version française. Pour lui, bien qu'il ne réfute pas totalement comme Koganei Yoshikiyo l'existence de ces *Koropokkuru* en qui ils voient les *Tsûchi gumo* (土蜘蛛) ces fameuses araignées de terre des mythes japonais, il existe bien une homogénéité raciale des populations du nord et des hommes préhistoriques, définitivement assimilés aux Aïnous. Ce sont bien les barbares du passé et il n'envisage désormais plus qu'une simple substitution sur tout le territoire. En se basant sur la culture des Aïnous des Kouriles (*Ainou-Kourilsky*), il assimile l'habitat semi-enterré et les céramiques à un passé commun récent (XIXe siècle) et constate l'absence totale de légendes orales concernant ces fameux nains qui ne seraient en définitive que les frères encore plus primitifs des Aïnous. Ils auraient fuit devant la menace de leurs parents contraints de quitter Honshû face à l'avancée des Japonais, et de leurs désirs de femmes dont ils étaient en grand manque:

« Mais les femmes étaient en très petit nombre chez les envahisseurs, et ceux-ci, hommes de guerre pour la plupart, désireux de s'en procurer coûte que coûte, se mirent à enlever de force celles des indigènes; de telle sorte, qu'enfin poussées à bout, nos bons Aïnou primitifs s'enfuirent tous un beau jour dans les régions du Nord et Nord-Est, voire même jusques dans les Kouriles Septentrionales et le Sud du Kamtchatka, pour y vivre à leur guise en sûreté, tranquilles et libres. Ces Aïnou primitifs sont ceux que dans la suite des Aïnou du Yézo ont appelés les Koro-pok-Kourou ou hommes des cavernes et des huttes sous terre, en en faisant à tort, des hommes d'une race différente de la leur⁴⁷ ».

⁴⁶ TORII Ryuzô (鳥居龍藏), *Chishima Ainu* (千島アイヌ *Aïnous de Chishima*), Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1903 pour la version nippone.

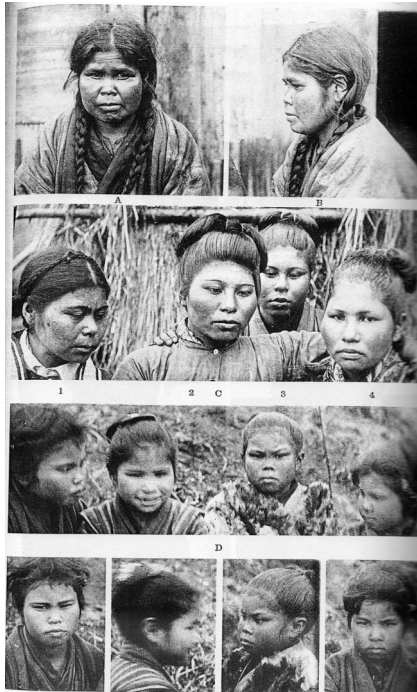
⁴⁷ TORII Ryuzô, *Ibid.* p.128.

Ainsi, les Ainous des Kouriles et ceux d'Ezo seraient deux groupes d'une même ethnie dont les différences technologiques et culturelles ne seraient dues qu'à la proximité des Japonais. Les amas coquilliers, les objets lithiques ou les trous d'habitation proviendraient tous d'une seule et même population de barbares préhistoriques de l'âge de pierre. Son observation des huttes kouriliennes aux toits d'herbes recouverts de terre (*Toi-tché*) qu'il décrit en détails sera déterminante dans sa conclusion. Il les différencie des habitations estivales construites à même le sol des Ainous Kouriliens, similaires à des yourtes (*Moun-tché*). Il en va de même pour l'étymologie des termes vernaculaires des nains troglodytes qui désignent tous les mêmes hommes: *Toi-tchisé-Kourou*, hommes des huttes sous terre; *Koro-pok-Kourou*, hommes qui habitent sous des toits de roseaux; *Tsûchi-Koumo* enfin, ceux qui habitent sous terre. Torii Ryûzô écrira:

« D'après tout ce que nous venons d'exposer, nous croyons pouvoir affirmer: – a/, à l'encontre du Professeur Japonais S. Tsuboi, qu'il n'y a jamais eu, ni au Japon, ni au Yézo, d'autres populations primitives que les Koushi-Aïnou; et à l'encontre du Professeur John Milne, que les premiers habitants du Yézo, sont bien des Koushi-Aïnou, et non des Kamtchadales ou Kouroumousés; – b/ que la Légende relative à de soi-disant nains ou Kobito ayant peuplé le Japon et l'Yézo à l'origine, est fautive et erronée de toute pièce; – c/ que les Koro-pok-Kourou de la fameuse Légende des Koushi-Aïnou du Yézo, seule et unique cause de tout ce qui s'est dit à ce sujet de vrai ou de faux, sont simplement les descendants des antiques Aïnou de l'avant-garde passée à l'origine, les premiers dans l'Yézo, et refoulés ensuite par d'autres Ainous, venus beaucoup plus tard du Hondo⁴⁸ (actuel Honshû) ».

Ainsi, plus proche de Koganei Yoshikiyo que de Tsuboi Shôgorô dont il s'éloigne définitivement tout en conservant l'approche techno-culturelle, Torii Ryûzô met fin aux interrogations concernant les *Koropokkuru* et à la théorie de la double substitution qui disparaît avec eux. La stigmatisation raciale

⁴⁸ TORII Ryûzô, *Ibid.* p.131.



De gauche à droite: Sophia, Maria, Saphira, Stephira, Matriona et leurs enfants. Les visages sont ici marqués par l'affliction, la communauté est touchée de plein fouet par une mortalité sans précédent et ne se remet pas de sa déportation à Shikotan. En seulement 5 années, leur nombre est passé de 97 à 62 personnes. « Peuples-lucioles quand ils se retirent dans la nuit, cherchent comme ils peuvent leur liberté de mouvement, fuient les projecteurs du « règne », font l'impossible pour affirmer leurs désirs, émettre leurs propres lueurs et les adresser à d'autres⁴⁹ ». (Photographie: Torii Ryûzô).

engendrée par l'anthropologie physique, étroitement liée à la logique coloniale qui en a nécessairement besoin pour justifier son projet, trouve l'un de ses plus fervents apôtres en la personne de Koganei Yoshikiyo. Ses recherches en ostéologie et l'assimilation systématique de la morphologie des os à la race sert son projet de classement du rang des êtres humains, alors que les

⁴⁹ DIDI-HUBERMAN Georges, *Survivance des lucioles*, *Ibid.* p.134.

nouvelles affirmations de Torii Ryūzō lui permettent d'assimiler les Aïnous contemporains aux ruines archéologiques de l'âge de pierre. Emprisonnés dans ce modèle de pensée malgré eux, les Aïnous vont souffrir de ce stéréotype et d'abus dramatiques qui font encore l'actualité autour de la question de la restitution de milliers d'ossements détenus par les universités japonaises, alors que le pillage de leurs cimetières pour se procurer toujours plus de crânes et d'ossements par Koganei Yoshikiyo puis ses disciples, dont le funeste Kodama Sakuzaemon (児玉作左衛門 1895–1970), continuera sous le couvert des autorités policières.

Ce long débat entre chercheurs étrangers puis Japonais montre comment la question des origines des Aïnous est aussi étroitement liée à celle des Japonais, et à la construction de ce nouveau savoir qu'est l'anthropologie aux racines archéologiques et antiquaristes. Ces populations du nord aux appellations différentes ont été regroupées progressivement sous le terme « Aïnou », avant de devenir la race des autochtones du passé préhistorique, ce fameux âge de pierre que n'auraient jamais connu les Japonais de l'âge de fer protohistorique. En arrière plan de cette activité universitaire demeure l'omniprésence de la pensée mythologique, autour de laquelle les chercheurs articulent leurs théories en premier lieu, afin de ne jamais entrer en conflit avec les datations de la dynastie impériale. La figure sacrée de l'empereur est le cœur même de l'entreprise de construction nationale et de la longue conquête du territoire sur les barbares du passé.

On voit ici l'émergence d'une pensée « saisissant la nation comme une totalité biologique dont il faut défendre l'intégrité⁵⁰ » et de l'étroit lien qui se dessine entre nationalité et japonité, d'abord ethnique avant d'être culturel. C'est en pensant conceptuellement l'altérité que l'État-nation élabore son socle

⁵⁰ NANTA Arnaud, *Ibid.* p.272.

autour de la mythologie des origines impériales, puis nationales. L'histoire de l'anthropologie physique au Japon nous montre donc que dès le départ, l'archipel n'est pas un pays homogène et que l'État-nation s'est en partie constitué en opposition aux altérités qui le peuplent. Bien au contraire, aujourd'hui peut-être plus encore que jamais, il existe différents types de nationalismes aborigènes et ethniques au sein même de la nation japonaise. La résistance des Aïnous jusqu'à leur reconnaissance comme peuple autochtone du Japon en 2008 nous permet de nuancer l'idée d'une culture japonaise longtemps pensée comme immuable et unique.

Bibliographie

- BATCHELOR John, *The Ainu of Japan*, London, 1892.
- BATCHELOR John, *The Ainu and their Folk-lore*, London, The religious tract Society, 1901.
- CLERCQ Lucien, « Expressions culturelles et identitaires des Aïnou de Hokkaïdô à travers l'aire sociale et politique de l'ethno-tourisme » in *Research Journal of Graduate Students of Letters*, vol.13, Sapporo, Hokkaido University Graduate School of Letters, 2013.
- DICKINS Frederick V., "Prehistoric man in Japan" in *Nature*, XXI, 537, 12 février 1880.
- DIDI-HUBERMAN Georges, « L'image brûle » in *Penser par les images. Autour des travaux de Georges Didi-Huberman*, dir. L. Zimmermann, Nantes, Editions Cécile Defaut, 2006.
- DIDI-HUBERMAN Georges, *Survivance des lucioles*, Les Editions de minuit, 2009.
- FITZHUGH William, *Prehistoric Maritime Adaptations of the Circumpolar Zone*, Walter de Gruyter, 1975.
- FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses*, Tel, Gallimard, Paris, 1990.
- GUTRON Clémentine, *L'archéologie en Tunisie (XIXe-XXe siècles) – Jeux généalogiques sur l'Antiquité*, Paris, IRMC, Karthala, 2010.
- HAJIME Ishida, "Ancient People of the North Pacific Rim : Ainu Biological Relationships with their Neighbors" in FITZHUGH William W. & DUBREUIL Chisato O., *Ainu – Spirit of a northern people*, Washington, Arctic Studies Center, National Museum Of Natural History, Smithsonian Institution, 1999.
- HAMADA Shingo, *Anthropology in Social Context: The Influence of Nationalism on the*

- Discussion of the Ainu*, MD, Portland State University, 2006.
- HITCHCOCK Romyne, *The ancient pit-dwellers of Yezo, Japan*, Washington D.C.: Smithsonian Institution, 1892.
- KOGANEI Yoshikiyo (小金井 良精), *Aino no jinshugakuteki chōsa no omoide* (アイヌの人類学的調査の思い出, *Souvenirs d'une enquête anthropologique chez les Ainous*) in *Dolmen*, IV,7, 1935, pp. 54-65.
- LIAUZU Claude (sous la dir. de), *Dictionnaire de la colonisation française*, Larousse, 2007.
- MALAURIE Jean, *Hummocks 2 (livre 1) – Alaska, Avec les chasseurs de baleine, Mer de Béring*, Terre Humaine Poche, Plon, 1999.
- MATSUMOTO Hideo, "Characteristics of Mongoloid and neighboring populations based on the genetic markers of human immunoglobulins" in *Human Genetics*, vol. 80, Issue 3, pp. 207-218, Novembre 1988.
- MATSUMURA Hirofumi, HUDSON Mark J., KOSHIDA Kenichiro & MINAKA Yoichi, "Embodying Okhotsk Ethnicity: Human Skeletal Remains from the Aonae Dune Site, Okushiri Island, Hokkaido" in *Asian Perspectives*, Vol. 45, No.1, 2006, University of Hawai'i Press.
- MILNE John, "Notes on stone implements from Otaru and Hakodate, with a few general remarks on Prehistoric remains of Japan" in *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, Yokohama, vol. III, 1880
- MILNE John, "Notes on the Koro-pok-guru or pitdwellers of Yezo and the Kurile islands", in *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, vol. X, 1882, pp. 187-198.
- MORSE Edward Sylvester, "Traces of an early race in Japan", in *Popular science monthly*, XIV, janvier 1879, pp. 257-266.
- NANTA Arnaud, « L'altérité aïnoue et le Japon moderne (années 1880-1990) » in *Annales HSS*, 2006, p. 247-273, 2006.
- ROCHER Alain, *Mythe et souveraineté au Japon*, P.U.F., Paris, 1997.
- SIBEUD Emmanuelle, *Une science impériale pour l'Afrique? La construction des savoirs africanistes en France 1878-1930*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, 2002.
- SOUYRI Pierre-François, *Nouvelle histoire du Japon*, Perrin, 2010.
- TERADA Kazuo (寺田和夫), *Nihon no jinruigaku* (日本の人類学, *Anthropologie du Japon*), Tôkyô, Kadokawa shoten, 1981.
- TORII Ryuzô (鳥居 龍藏), *Chishima Ainu* 千島アイヌ, Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1903.
- TORII Ryûzô, *Les Ainou des Îles Kouriles*, Tôkyô, Journal of the college of Science, Tôkyô Imperial University, vol.XLII, article 1, 1919.
- TSUBOI Shôgorô (坪井 正五郎), *Korobokkuru Hokkaidô ni sumishi naru beshi* (コロボックル北海道に住みしなるべし, *Les Korobokkuru habitaient certainement à*

Hokkaidô) in *Tôkyô jinrui gakkai hôkoku*, II, 12, 1887, pp. 92-97.

VON SIEBOLD Henry, *Notes on Japanese archaeology with especial reference on the Stone age*, Yokohama, C. Levy, 1879.

YOSHIOKA Ikuo (吉岡 郁夫) & HASEBE Namabu (長谷部 学), *Mirunu no nihonjinshuron - Ainu to Koropokuguru* (ミルンの日本人種論 —アインとコロポケグル, *Milne et les débats autour de l'origine des Japonais: Ainous et Koropukuguru*), Tôkyô, Yuzankaku, 1993.